

Kees de jongen (Kees, un garçon pas comme les autres), Theo Thijssen

Fragmentvertaling door Noëlle Michel

noelle_300@hotmail.com

Premières pages (prologue et début du chapitre I). P. 1-11

Prologue

Nombreux sont ceux qui semblent ne pas avoir connu Kees Bakels, ce qui, en vérité, est difficilement compréhensible. N'est-il pas, à peu de chose près, le garçon le plus important qui ait jamais existé ? Seules des circonstances fâcheuses l'ont empêché de devenir célèbre, mais il n'y pouvait rien, n'est-ce pas ? Quoi qu'il en soit, ce n'est sûrement pas une raison pour faire comme s'il n'avait jamais existé.

Et puis, même si Kees lui-même n'est pas devenu célèbre, il a un fils ; or, celui-ci a encore toutes les chances de connaître la gloire. Et si quelqu'un devait plus tard écrire la biographie de ce fils illustre, n'éprouverait-il pas des regrets de n'avoir pas saisi, au moins un peu, que le père n'était pas n'importe qui non plus ?

De plus, j'ajouterais ceci : si le fils de Kees devient un grand homme – ce qui, à mon humble avis, est une quasi-certitude –, le mérite en reviendra en partie à son père, pas vrai ?

Par conséquent, et puisque personne ne semble enclin à écrire au sujet de Kees, c'est moi qui vais m'en charger. Moi, je suis heureux de l'avoir connu : car je ne le sais que trop bien : si les choses s'étaient passées un peu différemment, tout le monde serait fier d'avoir connu Kees, ce garçon pas comme les autres. D'ici là, je serai donc le seul à me flatter de l'avoir bien connu.

Et puis, gageons que Kees n'est pas un parfait étranger pour tout le monde. Je suis convaincu que, à mesure que je déroulerai mon exposé, certains lecteurs s'exclameront : « Oh, ce garçon-là ? Oui, à présent, je me souviens de lui ; bien sûr, je l'ai connu, moi aussi ; je l'ai même longtemps considéré comme un grand ami ! »

J'adresse à ces lecteurs un clin d'œil : c'est à eux que je dédie ce livre singulier.

I.

Quand il était petit, Kees faisait si souvent des bêtises, qu'il en a oublié certaines. Par exemple, son père conservait plein de documents, comme des extraits de naissance, dans une belle pochette en lin aux lettres dorées, la pochette d'un ouvrage sur l'histoire nationale. À la vue de ce dossier, on pouvait deviner que le livre serait devenu fort épais. « Oui », disait parfois le père à son fils, « oui, Kees, ce dossier contenait des fascicules auxquels j'étais abonné, mais c'était une arnaque, parce que ça n'en finissait pas, ces fascicules, ça revenait deux fois plus cher que ce que le colporteur avait dit, alors j'y ai mis un terme. Et toi, il a fallu que tu découpes toutes les images pour jouer avec, et tu as saccagé tous les fascicules, évidemment !

– Quel dommage, soupira Kees, si seulement tu m'avais tapé sur les doigts quand j'y ai touché. Imagine, si j'avais tous ces fascicules aujourd'hui...

– Très peu pour moi ! » répondit le père en riant. « Ta mère était bien trop contente que tu trouves de quoi t'occuper. Je n'ai gardé que le couvre-livre pour ranger mes papiers. »

Kees haussa les épaules, que voulait-il qu'il fasse d'un couvre-livre vide ? C'était de la provocation : il était décoré de sept armoiries différentes – je vous le donne en mille : les sept provinces ! Pas besoin de se demander quelle belle histoire nationale le couvre-livre avait pu contenir !

« Jusqu'à quelle période allaient les fascicules ? » demanda Kees d'une voix mélancolique.

Le père ne savait plus exactement.

« Est-ce que Napoléon était dedans ? » demanda Kees.

Non, ça, le père en fichait son billet. Par contre, Michiel de Ruyter, oui.

« Bon sang, dit Kees, dire que j'aurais pu avoir toute la guerre de Quatre-Vingts ans ! »

Qu'est-ce qu'on pouvait faire comme âneries, quand on était petit !

Il y avait une autre sottise dont il se souvenait bien. On l'avait invité à l'arbre de Noël de son cousin Breman. Un cousin comme il faut, en ce temps-là du moins. Ils avaient un piano, et une demoiselle venait donner des leçons aux deux jeunes cousines de Kees. Le lendemain de

Noël, ils avaient fait venir toute une ribambelle d'enfants. Ils avaient d'abord joué à des jeux de gages, du genre où l'on doit faire plein de baisers écœurants, mais ils avaient terminé par une tombola. Lui avait gagné une petite boîte de craies de couleur. Et son cousin Dolf, qui était à présent au lycée, un sacré veinard, l'avait gagné une toupie. Et alors – comment avait-il pu être stupide à ce point, il faut reconnaître qu'il était à peine sorti du berceau, il n'allait même pas encore à la grande école –, alors il avait échangé son lot avec Dolf, et il avait rapporté chez lui cette toupie sans intérêt ; bien sûr, deux jours après, elle était cassée ; de sorte qu'avec sa pointe bizarre, ce n'était même plus une toupie digne de ce nom ! Quelle bêtise ! Parce que les bâtons de craie, eux, étaient vraiment épais, la boîte valait bien soixante cents ; quels beaux paysages il aurait pu dessiner avec ça ! Il aurait pu sortir faire des esquisses, marcher jusqu'aux jardins maraîchers, où l'on voyait souvent des peintres. L'un d'entre eux l'aurait sans doute remarqué ; lui aurait dit : C'est très bien, ce que tu fais. Tiens, voilà une belle feuille de papier ; tu n'as qu'à dessiner dessus. Lui de s'exécuter. L'eau et les vagues, avec des zones d'ombre. Le peintre appelait un camarade. Où as-tu appris ? Nulle part. – Tu mens ! – Non, j'ai juste dessiné des blocs et des trucs comme ça à l'école du soir, et une fois, une cruche. – À d'autres ! – Mais bien sûr, ils devaient se rendre à l'évidence. S'il pouvait utiliser la peinture de l'un d'eux, juste pour essayer – ils ne voudraient pas croire qu'il n'avait encore jamais tenu un pinceau de sa vie !

Les peintres l'auraient invité chez eux, il aurait progressé vite. On aurait accroché quelques-uns de ses tableaux à la maison, avec son nom en dessous ; et qui sait ce qui se serait passé ensuite !

À présent, aucune chance que ça se produise. Le dessin, ce n'était jamais que du dessin, ça ne prenait pas vie, car c'était la couleur qui comptait, et des couleurs, il n'en avait jamais eu. Qu'est-ce que ça pouvait changer, qu'il ait plus tard les moyens d'en acheter ? Il serait grand ; or, pour devenir célèbre, il fallait commencer dès le plus jeune âge, comme Rembrandt !

D'ailleurs, comment avait-il fait, Rembrandt, pour se procurer si tôt des pinceaux et de la peinture ? L'avait des parents plus riches que lui, fallait croire...

Combien de bâtons ne lui avait-on pas déjà mis dans les roues, à l'école du soir ! Le maître avait dit : voici ce que vous devez apporter demain soir : une plume, une boîte de pastels et de la gomme élastique ; et tous les garçons ou presque avaient reçu l'autorisation de leur père d'acheter les fournitures. Le tout coûtait trente cents, si on voulait de la qualité.

Mais son père avait commencé à rouspéter. Comme quoi l'école devait s'en charger. C'étaient des fournitures scolaires, il payait déjà assez de frais d'inscription comme ça ! Tu n'as qu'à transmettre mes amitiés au maître, avait-il répliqué, dis-lui que ce n'est pas mon problème. Si ça continue, il faudra bientôt payer les cahiers et le porte-plume !

Absurde, pas vrai ! Il faut dire que l'école fournissait tout ce dont on avait besoin, mais c'était de la cochonnerie, impossible de dessiner convenablement avec : les vieilles plumes étaient usagées, ensuite la gomme était noire et bizarre comme tout, les garçons appelaient ça de la « gomme de bique », elle ne gommait rien ou presque ; et puis la craie de couleur faisait plein de poussière, et quand on brisait un bâton, on prenait une raclée, en plus ! Seuls les sans-le-sou utilisaient ce matériel-là. Mais presque tous les élèves avaient leurs propres affaires dans leur boîte ; et c'était ceux-là qui devenaient les meilleurs en dessin...

Il tenta de l'expliquer à son père, mais ce dernier était décidément fort poli, car il se contenta de répondre : tu n'as qu'à saluer ton maître de ma part, et ceci, et cela – que des choses qu'il n'oserait pas lui répéter, de toute façon.

Finalement, sa mère lui donna une pièce de dix cents ; de sorte qu'il put au moins s'offrir une bonne plume à trois cents. Mais la gomme, qu'il avait achetée pour deux cents dans une petite librairie après de longues recherches, le maître l'avait refusée, parce qu'elle « rongait le papier » ; quant à l'étui de fines craies de couleur de cinq cents, quelle camelote, elles crissaient affreusement, bien pire encore que les craies de l'école ! Il avait gâché tous ses dessins avec.

Et bien sûr, petit à petit, tout était rentré dans l'ordre. À force d'échanger et de parier et de jouer aux billes et par cent autres ruses, il était parvenu à compléter sa boîte à dessin, et aujourd'hui il avait des crayons de couleur, vrai de vrai, extra ; et il avait un chiffon, tous les garçons en étaient jaloux, tant il était doux ; et une gomme... une gomme à encre, comme dans les bureaux ! Mais entre-temps, les autres avaient pris de l'avance, tandis que lui restait dans le deuxième groupe minable, le maître le laissait croupir là, qui sait pour combien de temps encore... Comme les choses auraient été différentes, s'il avait eu les mêmes chances que les autres au départ...

Au fond, ce n'était pas si grave. Parce que ces dessins d'école rasoirs, jamais de paysages par exemple, c'était nul, de toute façon. Un beau jour, quand il aurait un carnet de croquis, le

maître et toute l'école du soir pourraient aller se faire cuire un œuf, et alors on verrait ce qu'on verrait !

Mais évidemment, il fallait éviter que les peintres vous prennent pour un vagabond. Fallait qu'ils remarquent que vous étiez un garçon comme il faut. L'autre fois, il était allé les voir un mercredi après-midi avec Jansen, un garçon de septième. Oui, lui aussi l'avait mauvaise, il était en septième et portait déjà des pantalons ! La mère de Kees n'avait pas intérêt à lui jouer un tour pareil ! Il aurait vite fait de les raccourcir aux ciseaux. Seulement il serait encore gêné à cause de ses jambes, parce que Jansen portait aussi des socquettes pour hommes, et un drôle de caleçon à élastiques. Enfin soit, à sa place, il aimerait autant rester à la maison jusqu'à ce que sa mère accepte de l'habiller convenablement. Mais Jansen venait de la campagne, et les fils de fermier portaient tous ce genre de vêtements pour adultes...

S'ils s'assuraient d'être au quartier De Baarsjes vers deux heures, ils verraient passer deux peintres que Jansen avait déjà accompagnés plusieurs fois.

Soit, ils y étaient, et l'un des peintres montra enfin le bout de son nez. Fallait voir Jansen s'affairer comme un nigaud ! J'peux vous aider, m'sieur, j'peux vous aider, m'sieur ? Prends ça, dit le peintre, et Jansen de porter la boîte et la chaise ; on aurait dit un mendiant. Kees fit savoir qu'il était Kees : il ôta poliment sa casquette. Le peintre ne le remarqua pas. Les garçons le suivirent. Prends la chaise, dit Jansen. Kees accepta, bien sûr, sans quoi le peintre aurait eu tôt fait de demander : pourquoi ce garçon nous suit-il ?

Ils firent halte quasiment en face d'un chantier naval. Le peintre se mit au travail, il dessina tout l'après-midi, reproduisant deux vieilles barges en piteux état qui traînaient là. Il faisait des erreurs à tout bout de champ, qu'il n'arrêtait pas de gommer. Kees se demandait si c'était un vrai peintre.

Les garçons allèrent s'asseoir dans l'herbe. On s'ennuyait à mourir. Le peintre dit à Jansen : voici une pièce de dix cents, va me chercher une demi-once de tabac, j'ai encore oublié le mien, pour changer. Jansen s'éloigna à toutes jambes. Kees se retrouva seul avec le peintre. Ce serait extra, se dit-il, si l'homme commençait à lui poser des questions – avait-il déjà peint, voulait-il devenir peintre. Parce que bien sûr, il avait remarqué depuis belle lurette que Kees n'était pas du même bois que Jansen.

Kees se leva et se posta devant l'esquisse, qu'il observa longuement d'un air grave. Ha ! Le peintre le regardait : « Le bougre ne va tout de même pas filer avec mon argent ? » demanda-t-il. « Oh ! non », bredouilla Kees avec peine. Il se mit à faire les cent pas. À réfléchir à une réponse : comme quoi Jansen allait à l'école avec lui, qu'il connaissait son adresse, et qu'au pire, le peintre pourrait aller voir le père du garçon. Qu'il trouverait odieux que Jansen l'ait volé... Et ainsi la conversation serait amorcée...

Mais Kees n'osait pas prendre la parole, et le peintre poursuivit ses gribouillages sur le papier.

Derrière eux s'étendait un joli paysage, et Kees le contempla, admiratif. « Hé ! », finit-il par lancer très fort. « Il est revenu ? » demanda le peintre. « Pas encore, m'sieur », répondit poliment Kees. Le peintre grommela ; sans même remarquer à quel point Kees se délectait du paysage !

Enfin, Jansen reparut. Il eut le droit de garder les deux cents restants, mais il ne donna rien à Kees. Lequel aurait de toute façon protesté : « Je ne veux pas de ton argent ! »

Le reste de l'après-midi fut barbant au possible. La boîte de peinture resta fermée, le peintre n'avancé pas vite ; Kees et Jansen tuèrent le temps en sautant par-dessus un fossé.

Kees devait rentrer chez lui à quatre heures trente, il pouvait heureusement apercevoir l'horloge de la Westertoren ; Jansen comptait rester jusqu'au départ du peintre. « Bon ben, au revoir ! » dit Kees ; et il retira sa casquette à l'attention du peintre. À ce moment-là, ce dernier leva tout de même les yeux sur lui, et lança : « Ah, salut ! »

Et pendant qu'il marchait, Kees comprit que le peintre le regardait toujours. Peut-être, pensa-t-il, peut-être demande-t-il à Jansen des renseignements sur moi. Restait à espérer que Jansen serait assez honnête pour dire que Kees aimait dessiner, depuis tout petit, mais que ses parents étaient pauvres... Qui sait si le peintre ne lui confierait pas un message pour Kees...

Mais le lendemain, Jansen n'avait pas de message pour lui ; et quand il raconta avec enthousiasme comment il avait raccompagné le peintre jusque chez lui, dans la Tweede Jan Steenstraat, s'il vous plaît, Kees rétorqua : « Merci bien, jouer les bêtes de somme pour un barbouilleur du dimanche, très peu pour moi !

– Parce qu'il ne t'a rien donné, à toi ! dit Jansen.

– Oh ! Pauvre plouc », répliqua Kees plein de mépris, « je n'ai pas besoin de ses sous, péquenaud, va donc faire la manche, moi je deviendrai quelqu'un, tu verras ! »

Non, bien sûr qu'un peintre devait vous voir peindre, il ne s'agissait pas de le suivre comme un toutou, il fallait dessiner dans un carnet de croquis, un carnet bien épais à couverture grise...

Naturellement, quand lui, Kees, peindrait plus tard dehors en compagnie d'autres peintres, eh bien oui, des garçons comme Jansen graviteraient autour d'eux, et ils feraient leurs commissions pour quelques cents, ces garçons pauvres en pantalon...

Seulement voilà, il était très difficile de se procurer un bon carnet de croquis, trouvait Kees. Qu'il essaie d'en réclamer un aujourd'hui à son père et sa mère ! Ils ne donnaient jamais rien comme ça. Il fallait que ce soit son anniversaire ou la Saint-Nicolas. Et inutile de préciser que, dans ce cas, il aurait été stupide de demander un carnet de croquis. Parce qu'alors on avait droit à mieux qu'un cadeau de moins d'un florin.

Et puis, si d'aventure on lui offrait quelque chose sans raison particulière, il y avait cent cadeaux plus utiles qu'un carnet de croquis. Des chaussons de gymnastique, par exemple !

En effet, ces jours-ci, Kees idolâtrait un camarade inscrit dans un club de gym. L'ami en question avait des chaussons blancs et un pantalon de même couleur ; le jeudi soir, il les portait en pleine rue. Kees l'accompagnait alors jusqu'à la porte du gymnase. Il y avait là une foule de garçons ; et presque tous portaient le pantalon blanc, le magnifique pantalon blanc ; et tous avaient des chaussons blancs. Aucun ne restait immobile : tous sautaient et piétinaient dans leurs jolis chaussons, et Kees trouvait ça extra, bien sûr. Il n'aurait pas été surpris de voir un des garçons s'envoler soudain au-dessus du canal ! À ses pieds, ses propres souliers pesaient aussi lourd que du plomb.

L'un des garçons portait un maillot de corps à rayures rouges et blanches sur sa peau nue, avec une veste ouverte par-dessus ; et Kees songea que même cette veste avait quelque chose d'extraordinaire. Sur le maillot figuraient les lettres : « Le Batave ».

« C'est l'assistant du maître », dit le camarade de Kees, ce à quoi Kees répondit : « Sans blague, ça crève les yeux !

– Et encore, tu n'as pas tâté ses biceps », fanfaronna l'ami.

Le professeur de gymnastique arriva et déverrouilla la porte, et les garçons purent entrer.

Tous, sauf Kees. Il traîna encore un peu autour du bâtiment, guettant les ordres du maître.

Mais les fenêtres étaient trop hautes pour que l'on puisse épier à l'intérieur, aussi Kees s'éloigna-t-il en songeant aux chaussons de gym. Chaque fois qu'il passait devant un magasin de chaussures, il scrutait la devanture. Quatre-vingts cents qu'ils coûtaient, les vrais chaussons de gym avec semelles en gutta-percha. Quel dommage qu'ils n'en vendent pas dans leur propre boutique ! Dans ce cas, on aurait bien trouvé une paire pour lui, une paire avec un défaut, une bricole qu'on ne voyait même pas... Il fallait nettoyer les chaussons chaque semaine avec de la terre à pipe. La craie les aurait abîmés. Oh, ils pouvaient vous faire longtemps !

À la maison, il lançait parfois un ballon d'essai, quand ses souliers étaient amochés. On ferait mieux d'acheter des chaussons que de les faire réparer. Mais sa mère disait qu'il en profiterait pour sortir à tout bout de champ. Et s'il tentait encore... de suggérer que les chaussons, c'était si confortable – il n'osait pas dire chaussons de gymnastique –, alors sa mère s'imaginait que c'était pour pouvoir traîner dans les rues toute la sainte journée ! Il aurait dû être reconnaissant d'avoir toujours de bons souliers aux pieds...

Le camarade de Kees avait ramené du club de gym une façon de marcher vraiment spéciale : il l'avait apprise d'un « assistant » du professeur. Si l'on était pressé, il fallait marcher penché en avant, comme si on allait tomber à chaque pas, le tout en balançant les bras en rythme.

Kees s'entraîna consciencieusement ; pour bien faire, il aurait dû porter des chaussons de gymnastique, mais le plus important, c'était de faire des va-et-vient avec les bras.

Il introduisit à l'école cette démarche audacieuse et remporta un franc succès. Durant des semaines, on vit les écoliers s'exercer, le visage grave, à cette nouvelle façon de marcher.

Quand ils allaient à la piscine entre midi et deux, ils étaient toujours pressés ; de sorte que la nouvelle démarche s'avérait fort utile. Les garçons se racontaient, à trente secondes près, combien de temps ils avaient mis pour parcourir le trajet entre l'école et la piscine, et se mirent à parler du « pas de la piscine ».

Pour Kees, ce fut une véritable aubaine. Quand on l'envoyait faire une commission dans un quartier éloigné et qu'il se traînait le long du canal comme un garçon insignifiant, il se mettait tout à coup à exécuter le pas de la piscine ; et vrai de vrai, tous les regards se tournaient vers lui ! Il se figurait porter des chaussons de gymnastique ; se sentait peu à peu prendre de la

vitesse, en pantalon blanc ; son imagination l'entraînait parfois si loin qu'il réfléchissait aux belles lettres qui pourraient orner son maillot de corps. Il avait un faible pour le mot français « Vitesse ». Il l'avait vu un jour écrit sur un bateau, sur l'Amstel. Parfois, les locomotives avaient aussi de bien jolis noms !